

<b>Zeitschrift:</b>	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	9 (1989)
<b>Vorwort:</b>	Préface
<b>Autor:</b>	Dubois, Alain

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## PRÉFACE

Un jour, un de mes étudiants, M. Marc Comina, me proposa de participer à un séminaire ou à un débat contradictoire avec mon collègue Franklin Mendels, alors professeur invité à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne et hélas décédé depuis. Apparemment, nous professions des vues divergentes à propos de l'industrialisation précoce de la Suisse depuis le Moyen Age. M. Comina et certains de ses camarades estimaient qu'une telle confrontation aurait pour eux un meilleur effet formateur que la seule fréquentation de nos cours et exercices respectifs. J'acquiesçai bien volontiers sur le principe, encourageant les étudiants intéressés à mettre sur pied un tel débat. Je souhaitais qu'ils fassent de cette joute leur affaire, une manifestation à laquelle ils n'assisteraient pas en simples consommateurs, mais en tant que participants actifs. A mes yeux en effet, cet investissement pouvait leur apprendre, dès leurs études, quelles conditions devaient être remplies, au niveau de la réflexion et de l'organisation, et quelles difficultés surmontées, pour faire d'une telle rencontre davantage qu'une succession de monologues, c'est-à-dire une discussion à laquelle chacun pourrait apporter sa propre contribution. A travers moult aléas qu'il serait fastidieux d'énumérer ici mais qui, fort heureusement, ne découragèrent pas les initiateurs, naquit finalement un projet fort différent, quant à son contenu, de l'idée initiale. L'essentiel était cependant maintenu, à savoir la volonté des étudiants d'organiser par leurs propres moyens un colloque scientifique digne de ce nom. Le mérite d'avoir assuré le succès de ce débat autour du thème des mythes fondateurs de la Suisse revient à un petit groupe composé de M<sup>mes</sup> et MM. Paola Barakat, Marc Comina, Valérie Cossy, Christine Le Quellec, Michel Nicod et Charles Rohrbasser. Qu'ils en soient ici vivement remerciés et félicités. Mieux que moi, ils pourraient dire ce

que cet engagement et cette expérience peu communs leur ont apporté en fait d'enrichissement et de satisfactions, mais aussi de dur labeur de réflexion et d'heures consacrées à des tâches administratives pas nécessairement gratifiantes.

Je me réjouis que les contributions des chercheurs qui ont répondu favorablement à leur appel paraissent aujourd'hui par les soins des organisateurs du colloque, M. Comina en tête, dans la série *Itinera* publiée par la Société générale suisse d'histoire, le but de la collection étant précisément de porter en temps utile à la connaissance des historiens et des amateurs d'histoire les résultats des recherches en cours dans ce pays, sous forme de résumés brefs et lisibles. En ouvrant sa collection à un volume dû à l'initiative d'étudiants et réalisé par eux, la Société tient à montrer que, malgré son âge vénérable, elle est ouverte aux idées nouvelles et aux jeunes qu'elle invite cordialement à prendre part à ses activités et à lui apporter le sang nouveau dont elle a besoin pour accomplir sa mission de communauté de tous ceux qui pratiquent l'histoire ou s'intéressent à elle. Mon seul regret est que le procès-verbal des discussions très stimulantes, sinon toujours limpides, n'ait pas pu, pour différentes raisons, être joint aux textes des exposés.

A l'heure où il est beaucoup question de «Röstigraben», où la communication par-delà les frontières linguistiques et même à l'intérieur de celles-ci pose des problèmes, souvent du reste exagérés par les media qui pratiquent volontiers le catastrophisme, il est réjouissant de constater que des étudiants lausannois — tous de langue maternelle française, à une exception près — n'aient pas hésité à inviter trois conférenciers germanophones et que ceux-ci aient accepté de venir leur parler en français. On peut cependant déplorer que ces derniers, pour atteindre un public nombreux, aient été obligés de s'exprimer en une langue qui n'est pas leur langue maternelle. Que des universitaires suisses ne soient plus capables d'appliquer le principe linguistique toujours en vigueur dans les Chambres fédérales laisse songeur.

La rencontre des 6 et 7 mai 1988 était intitulée *Colloque sur les mythes fondateurs: Histoire et belles histoires de la Suisse*. A part le fait que ce titre reflète fort bien le contenu des entretiens, il me paraît symptomatique que la première partie de l'énoncé ait été imprimée sur le programme en petits caractères, la seconde en caractères nettement plus grands. Les exposés, et davantage encore la discussion tenue lors

de la table ronde du samedi après-midi, ont fait apparaître bien des hésitations quant à la définition et à la nature du mythe, à la légitimité de l'utilisation de ce concept à propos des histoires qui, depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui, entourent la naissance de la Suisse. A juste titre, la question a été posée de savoir si de nos jours les mythes perdurent ou s'ils ont dégénéré, voire s'ils sont définitivement condamnés par une vague de démythification amorcée, du moins en Occident, dès le Siècle des lumières. Est-ce la disparition du mythe ou plutôt sa mutation, en ce sens qu'il existerait toujours quoique ne répondant plus aux définitions élaborées à propos de sociétés plus archaïques? A ces questions capitales, le colloque n'a pu fournir que des embryons souvent contradictoires de réponse. On peut se demander si les historiens ont suffisamment assimilé et confronté avec les données qu'ils étudient certaines leçons données par les ethnologues, les anthropologues, les psychologues, les sociologues et les philosophes; se demander donc si certaines barrières entre les sciences humaines se maintiennent malgré les efforts entrepris pour les surmonter, et cela davantage que nous voulons l'admettre.

Ce qui par contre est apparu avec toute la clarté voulue, c'est que l'histoire dans un sens large, comprenant donc aussi les histoires «inventées» mais entrées dans la conscience historique, constitue bel et bien une dimension essentielle de l'identité d'un peuple. Aucune communauté ne peut la conserver sans conscience historique, mythique ou non. Aussi n'est-il pas surprenant que les sociétés actuelles qui ont connu des transformations plus profondes et plus rapides qu'aucune société antérieure se posent la question de leur identité et ne se contentent pas de la vivre. Pas surprenant non plus que dans cette quête elles consultent leur histoire et que les historiens soient particulièrement sollicités par — et sensibles à — cette interrogation; qu'enfin l'histoire des mentalités connaisse aujourd'hui un tel succès. C'est à se demander si elle est une sorte de succédané désacralisé du mythe, propre à la société occidentale d'aujourd'hui. Le fait que nos étudiants aient choisi ce thème pour leur colloque — joint au fait que quelques mois plus tôt un autre colloque ait été organisé à la Section d'histoire de l'Université de Lausanne avec le titre *Peuples inanimés avez-vous donc une âme? Images et identités suisses au XX<sup>e</sup> siècle* — illustre bien un certain désarroi à ce propos. L'échec de CH 91 en Suisse centrale en témoigne également — un beau sujet d'histoire soit dit en passant.

J'ose affirmer qu'un certain «déficit historique» n'y était pas étranger. Aux historiens de contribuer au comblement de cette lacune en pratiquant un discours qui ne s'adresse pas qu'aux spécialistes. Dans son exposé, Peter Rück ne nous rappelle-t-il pas que, parmi les Etats qui préconisaient vers 1500 la canonisation de Nicolas de Flüe — une des principales figures autour desquelles se cristallise l'identité suisse —, on trouve la principauté de Neuchâtel; trois siècles donc avant son admission officielle dans la Confédération. Le fait mérite d'être rappelé à ceux qui prétendent que la Suisse romande n'est pas concernée par les mythes fondateurs.

Alain DUBOIS  
Professeur à l'Université de  
Lausanne et Président de la  
Société générale suisse d'histoire